

21. — VILLAGE DE PÊCHEURS

Le vent du soir, qui soufflait de la mer, mauvaise en cette saison de sécheresse, et l'odeur de vase qui montait à l'approche de la nuit, enveloppant le village tout entier, incitaient Udin à se replonger davantage dans ses souvenirs d'enfance. C'était comme si ces onze années qu'il avait passées loin de son village natal, n'avaient jamais existé pour lui.

La large rivière, qui, de méandre en méandre, roule ses eaux troubles jusqu'à la mer (l'embouchure n'est pas très éloignée), les cabanes rangées en ligne sur les deux rives, les barques de pêche qui se balancent sur l'eau, retenues à leur piquet de bois — il observait tout, en dépit du crépuscule qui rendait les choses indistinctes, depuis le seuil de la porte de la cuisine, où il était venu s'asseoir quand son grand-père et sa tante avaient commencé leur prière du soir, dans la pièce centrale.

Il entendit vaguement son grand-père prononcer la formule qui termine la prière, puis le bruit du plancher qui craquait. Ce bruit cessa et sa tante, debout dans l'encadrement de la porte, lui posa cette question :

« Et ton père, Din ? Est-ce qu'il fait encore ses prières ? »

Udin se tira de ses rêveries et tourna la tête vers elle :

« Mais oui, ma tante.

— Et toi ? Est-ce qu'on ne t'a pas appris à faire tes prières ? C'est peut-être parce que tu n'as pas vécu avec ton père, hein ? »

Il ramena son regard vers la rivière et répondit :

« Plus tard, quand je serai vieux ! »

La tante rentra dans la chambre et le plancher, fait de palmes et de bambous entrelacés, craqua à nouveau.

« Hum, marmonnait-elle, quand il sera vieux ; comme s'il savait quand il lui faudrait mourir. » Udin ne releva pas ; il savait que sa tante n'était pas fâchée ; pourtant il réfléchit à ce qu'elle venait de lui dire ; ni son père, ni sa mère ne lui avaient jamais parlé ainsi. Un temps, il pensa à la prière et à la mort, à lui-même et à Dieu, mais ces réflexions s'évanouirent d'elles-mêmes, dès qu'il eut porté son attention sur une file de petites lampes qui avaient l'air de venir de l'amont. Il savait que c'était la flottille des barques qui partaient à



la pêche dans l'embouchure. Et il imaginait les hommes qui les montaient, torse nu, avec juste une culotte de toile grise qui leur descendait jusqu'aux genoux.

Et son cœur se serrait malgré lui, lorsqu'il pensait et repensait à la condition de ces gens, qui tous pour ainsi dire vivaient de la pêche.

Il avait vécu ici jusqu'à douze ans, mais pendant tout ce temps-là, il ne s'était pas, bien sûr, posé la moindre question à leur sujet. C'est plus tard, lorsqu'il avait vécu à la ville et qu'il avait lu les journaux, qu'il avait compris combien la population de son village était désavantagée, arriérée. Et maintenant qu'il pouvait voir par lui-même, après ces dix années passées au loin, il avait l'impression d'en savoir encore plus que les journaux; il comprenait tout d'un coup beaucoup plus que tout ce qu'il avait compris jusque-là...

Cela lui faisait de la peine de penser à son village; il aurait voulu qu'il y ait au moins quelques améliorations dans la vie des habitants; mais pour qu'il y ait amélioration, il fallait qu'il y ait effort en ce sens et il ne savait pas par où il aurait fallu commencer...

Sa tante, qui était en train de retirer la bouilloire du foyer, lui demanda : « Que veux-tu boire, Din ? du café ou du thé ? »

Cette question le fit sursauter : « Je préfère du thé, tante ! »

Puis il se leva, s'étira et se dirigea vers la pièce centrale; il y trouva son grand-père, assis sur son tapis de prière, en train de réciter, un chapelet dans la main droite. Il s'étendit avec humeur, sur le plancher et se fit un oreiller de ses mains. Soudain, la voix du vieillard se fit entendre :

« Quand t'en retournes-tu ? »

— Demain, répondit-il sans se retourner, j'irai de bon matin demander à quelle heure le *Sinar*¹ part pour l'amont.

— Tu ne seras resté ici que deux jours. N'as-tu pas envie de revoir tes autres amis ? Je suis sûr que eux aimeraient te rencontrer. Il y en a plusieurs qui sont déjà mariés à l'heure qu'il est.

— Je n'ai pas le temps. »

Udin s'assit et regarda son grand-père : « Si le *Sinar* part demain, il n'y aura plus de bateau à moteur vers l'amont de toute une semaine, et je n'ai que cinq jours de congé. »

Le vieux retourna à ses récitation. Udin resta assis, les bras autour des genoux à l'observer quelque temps, puis il demanda :

« Il y a combien de patrons ici actuellement ? »

— Il y en a deux : Si Baba² et Kamal. Tu te souviens de Si Baba, n'est-ce pas ? le Chinois...

— Oui, mais ce Kamal, qui est-ce ?

(1) Le *Sinar* (c'est-à-dire le « Rayon ») est ici le nom du bateau à moteur qui fait le service sur le fleuve.

(2) *Baba* n'est pas un nom, mais le terme dont on désigne généralement, surtout en Péninsule malaise, les commerçants ou les patrons chinois.

— C'est un ancien employé de la mairie.

— Ah !

— A présent, c'est lui qui est le plus fort et le plus riche. Quand Pandjang est rentré en Chine, c'est Kamal qui l'a remplacé; tous les anciens clients de Pandjang dépendent maintenant de lui. »

Udin ne dit rien. Il respira à deux reprises, profondément, et s'étendit de nouveau sur le dos, faisant effort pour essayer de se remémorer le visage de ce Kamal qu'il avait dû rencontrer autrefois. Il se souvenait bien de Pandjang, le patron qui depuis longtemps dominait près de la moitié de la population du village, mais il n'arrivait pas à comprendre, comment Kamal, un petit employé du chef de village, qui à l'époque n'arrivait pas à joindre les deux bouts, avait pu réussir à obtenir la succession du riche Chinois.

« Cet après-midi, j'ai vu là-bas l'enseigne d'une coopérative, près de la mairie...

— Oui, dit le grand-père en l'interrompant, c'est également Kamal qui en est directeur. Il est vraiment très riche à cette heure; aussi le considère-t-on un peu comme le protecteur de notre village. Il est bon et prête à tout le monde; ce n'est pas comme Si Baba. Parfois, il paie même mieux que le Chinois.

— Il ne doit pas y avoir grand monde à faire partie de cette coopérative ? »

Il y eut un temps de silence. Udin regardait son grand-père; le vieux le fixa longtemps, comme pétrifié, puis finit par répondre d'une voix tranquille :

« Mais quelle différence y a-t-il à en faire partie ou non ? »

Udin se sentit un peu las de ne pas pouvoir obtenir les renseignements qu'il souhaitait; il s'allongea à nouveau et dit simplement : « Tiens, tiens ! je n'aurais pas cru. »

Un moment après, on entendit le bruit d'une conversation près de la porte, et Kodir, le mari de la tante entra dans la pièce. Djamil marchait sur ses talons; c'était le chef du village; il n'était plus très jeune, mais bien bâti. Il y avait aussi Suleman, un voisin. Udin se leva bien vite et tendit la main à Djamil.

« Comme tu as grandi, Din, lui dit celui-ci en lui tapant sur l'épaule. Alors tu es venu te recueillir sur la tombe de ta grand-mère ? »

Udin opina avec respect.

« Il vient de se rendre au cimetière », déclara le grand-père qui avait fini de réciter, mais restait toujours assis sur son tapis.

Udin se sentait envahi par une terrible envie de raisonner, de discuter; il se disait que Djamil, qui occupait maintenant la charge la plus élevée dans le village, serait à même de le suivre. Il l'avait bien connu autrefois, du temps où son père assumait les fonctions dont il était à présent investi; il était sûr que lui au moins saurait apprécier son point de vue sur la situation actuelle.

Son oncle et Suleman, le voisin, passaient aussi pour être des malins et cela l'incitait encore à établir une sorte de discussion.

Tout en sirotant le café, que la tante avait elle-même servi, l'oncle devenait de plus en plus volubile; on parla des vents saisonniers. puis on passa à la question des pilotis... et, de fil en aiguille, on finit par soulever la question que Udin attendait depuis le début...

« Alors, tu travailles au bureau de la municipalité, lui dit Djamil, et tu n'habites pas avec ton père ? C'est une bonne chose; tu apprends à te débrouiller par toi-même.

— Ce n'est pas parce que j'aime mieux vivre seul, mais mon père reste près de ses champs, loin en dehors de la ville; aussi ai-je dû louer une chambre et me mettre à faire tout seul ma cuisine.

— Voilà près de onze ans que tu nous as quittés; et maintenant tu es un homme... N'as-tu pas envie, parfois, de revenir t'établir ici ?

— Je ne saurais dire au juste..., répondit Udin en souriant, j'ai comme l'impression qu'il est plus agréable de ne pas habiter au village ...

— Bien sûr, à la ville, la vie est plus facile, dit l'oncle.

— Non, ce n'est pas cela, je pense qu'il vaut mieux habiter hors du village, pour pouvoir observer de l'extérieur et comparer avec ce qui se passe ailleurs. »

Cette dernière phrase parut bizarre aux autres et leurs regards interrogateurs se portèrent sur Udin.

« Eh ! oui, reprit le jeune homme, comme pour s'expliquer, est-ce qu'il n'y a pas beaucoup de choses qui auraient dû déjà changer par ici ?

— Bien sûr, bien sûr, se hâta de dire le chef du village, tandis que l'oncle, le grand-père et Suleman restaient silencieux, absorbés dans leurs pensées.

— Vous en savez sûrement plus que moi sur ce chapitre, Monsieur Djamil, et ce n'est pas mon intention d'avoir l'air de vous donner des leçons; c'est simplement pour vous dire pourquoi je préfère habiter ailleurs qu'ici; pour le moment du moins. »

Et Udin se mit à parler d'abondance comme un conférencier ou comme un orateur qui se serait assis en tailleur.

« Autrefois, j'ai pleuré d'avoir à quitter notre village. Mais maintenant, j'ai presque envie de pleurer aussi en voyant dans quel état il est resté ! »

Le chef du village parut étonné et observa attentivement le jeune homme qui continuait son discours en s'adressant successivement à chacun de ses quatre interlocuteurs :

« La population de notre village mène une vie beaucoup plus arriérée qu'il ne conviendrait. Nous continuons à vivre comme autrefois, alors que les temps ont changé. Réfléchissez un peu (et son regard se porta sur le chef du village), ici, les patrons continuent d'être des usuriers et ils pressurent³ la population; à la ville, les

(3) L'auteur emploie ici le terme *mengidjon*; voir l'explication p. 197.

journaux parlent souvent des conditions de vie dans les villages de pêcheurs et le nôtre en est un. »

Arrivé à ce point de son développement, Udin s'arrêta et dévisagea ses auditeurs. Tous les regards étaient tournés vers lui; comme contraint par le silence, le chef du village finit par ouvrir la bouche :

« C'est sûr...

— Les pêcheurs — et les gens de notre village sont des pêcheurs — ne possèdent rien de toute leur vie, si ce n'est leurs enfants, leurs femmes et leurs dettes; leurs dettes à l'égard du patron. »

Les yeux de Udin brillaient déjà un peu plus que tout à l'heure. Cette fois, le chef du village et Suleman approuvèrent presque en même temps : « C'est sûr... ! »

« Réfléchissez un peu, reprit Udin en faisant de grands gestes, comme s'il voulait démontrer quelque chose, parfois les gars restent cinq et même six mois en mer. Les familles qu'ils laissent à la maison vivent, pendant tout ce temps-là, du crédit que leur fait la boutique du patron et ne peuvent rien acheter en dehors. C'est bien vrai n'est-ce pas qu'il n'y a pas ici d'autres boutiques que celles des patrons ?

— Oui, oui... », acquiescèrent encore le chef du village et Suleman. L'oncle et le grand-père ne soufflaient mot et se contentaient d'écouter avec attention.

« On peut donc dire que ces patrons ont le monopole ?

— Sûrement, acquiesça encore le chef du village, d'une voix égale.

— Les familles des pêcheurs dépendent donc de ces boutiques. Les dettes s'accumulent. Quand l'homme revient de la mer, on fait le compte du poisson qu'il vend au patron, et qu'il ne peut vendre à personne d'autre, pour la bonne raison qu'il n'y a pas d'autre acheteur ici. C'est le patron lui-même qui fixe les prix, à sa guise. »

Udin s'arrêta pour reprendre souffle et le chef du village acquiesça à nouveau.

« Une fois le prix fixé, on déduit de la somme le montant des dettes; et d'ordinaire il ne reste pas grand-chose; si jamais il y a un reste, on déduit le prix des lignes et des hameçons que tous les pêcheurs doivent acheter au patron; car personne d'autre n'en vend que lui. »

Le chef du village, Suleman et l'oncle acquiescèrent presque en même temps.

« Et tout ce qu'ils retirent de ces six mois passés en mer, ce n'est que la possibilité d'acquitter leurs dettes. En attendant le moment de pouvoir rembarquer, ils sont obligés de s'endetter à nouveau, pour faire vivre leurs familles. Par malheur, le patron met parfois en vente des produits qui sont chers, de belles cotonnades par exemple, qu'il vend à crédit. Les dettes augmentent d'autant. Et les gens d'ici n'ont pas idée du prix qu'il faut payer à la ville, si l'on veut avoir du poisson; pour eux il n'y en a pas d'autre que celui qu'on leur propose ici. »

Cette fois, le chef du village acquiesça avec l'oncle et le grand-père; Suleman restait comme stupéfait.

« Et c'est comme ça, de siècle en siècle, depuis le temps de nos ancêtres; les pêcheurs s'endettent auprès des patrons, et les patrons se remplissent les poches, et ça continue.

— Eh oui !...

— Et rien n'a encore changé.

— Eh non !... »

Maintenant c'était le chef du village qui répondait seul.

Udin se tut; il avait l'impression d'avoir assez parlé pour mériter une réaction plus chaleureuse que ces simples « eh oui ! et non ! ». Mais son attente fut vaine.

« S'il n'y a pas de changement, reprit-il en haussant le ton, les pêcheurs resteront les esclaves des patrons jusqu'à la fin des temps. Ils ne posséderont jamais rien d'autre que des dettes et il n'y aura aucun progrès. »

« Eh oui ! » dit le chef du village en se tournant vers l'oncle qui fit un signe de tête et remua les lèvres comme pour dire « eh oui ! » lui aussi.

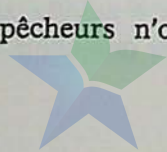
Udin était un peu déçu d'avoir développé tout cet enthousiasme pour n'obtenir que ces réponses laconiques. Il décida de se taire une bonne fois, espérant que cela donnerait à Djamil l'occasion de se manifester. Mais sans résultat; le silence s'installait; les uns fumaient leur cigarette, les autres sirotaient leur café. L'atmosphère devenait si pénible pour Udin, qu'il se remit à parler :

« Le meilleur moyen de s'en sortir, c'est d'organiser une coopérative. Une coopérative de pêche. » Il s'arrêta quelques instants et les quatre autres opinèrent ensemble. Une seconde, le jeune homme se demanda si par hasard ses interlocuteurs n'étaient pas des imbéciles, incapables de comprendre ce qu'il s'évertuait à leur dire; mais il abandonna bien vite cette idée et en revint à sa première opinion; il était clair que Djamil était à même de le suivre, et Suleman, comme son oncle, passaient pour être des malins. Aussi fallait-il continuer, sans plus chercher à se demander s'ils avaient compris ou non.

« Une fois que la coopérative est créée, chaque pêcheur en devient membre. On organise une coopérative de consommation, qui ouvre une boutique, où les prix sont raisonnables; le poisson est acheté par cette coopérative en fonction des prix qui ont cours sur les marchés en ville; il est revendu sur ces marchés en bloc et les bénéfices sont partagés. Les instruments de pêche, les lignes, les hameçons et le reste, tout est acheté aux prix fixés par le gouvernement, c'est-à-dire bien moins cher !

— Eh oui ! », dit le chef du village, cette fois comme pour l'interrompre. De nouveau, le silence. Udin se sentait ébranlé; il reprit cependant :

« De cette façon, les pêcheurs n'ont plus rien à voir avec les



patrons. La coopérative constitue par elle-même une sorte de société. Et puisqu'il y a déjà une coopérative de créée ici, pourquoi ne pas en ranimer l'activité ? »

Il se tut à nouveau. Cette fois, Suleman fut le premier à dire « oui », suivi de peu par le chef du village. Udin se tourna vers ce dernier et demanda :

« Il y a une coopérative ici, n'est-ce pas ? »

— Oui.

— Qui pour l'instant, ne fonctionne pas ; elle n'existe que de nom ?

— Oui. »

Silence. Djamil but une gorgée de café, puis :

« Oui ; tout ce que tu as dit est vrai, très vrai... »

Nouveau silence. Djamil continuait à fumer bien tranquillement, en jetant à Udin des regards inexpressifs ; le grand-père hochait la tête comme s'il était en train de penser. Le jeune homme était désespéré de voir qu'il n'y en avait pas un à même de lui donner la réplique. Il les dévisagea tous les quatre, l'un après l'autre, et finit par ouvrir la bouche à nouveau :

« Vous avez donc une coopérative mais qui ne marche pas comme elle devrait... »

— Non, elle ne marche pas », reprit le chef du village d'un ton triste.

Il n'était pas dans les intentions de Udin de critiquer davantage les insuffisances des gens du village devant leur responsable, mais il ne put pas s'empêcher de dire :

« La question est de savoir pourquoi cette coopérative ne marche pas ? »

Nouveau silence ; et puis :

« Tu as raison ; c'est là qu'est le problème ! »

Udin en avait maintenant par-dessus la tête de cette discussion qui n'en était pas une. Tous ces « oui » finissaient par avoir l'air d'être ironiques ; ou bien alors c'était le chef du village qui ne comprenait rien. Il se tut et prit une gorgée de café qu'il savoura longuement, tandis que l'oncle mettait la conversation sur un autre sujet...

Quand le chef du village et Suleman se furent retirés, l'oncle Kodir confia à Udin, que Djamil était le plus gros des marchands de poisson :

« C'est lui le patron le plus riche ; mais ce n'est pas lui qui s'en occupe ; c'est Kamal.

— Djamil est le patron ?

— C'est lui qui a repris le commerce de Pandjang. Kamal n'est que le gérant.

— Et c'est Kamal qui dirige aussi la coopérative, n'est-ce pas ?

— Eh oui ! Un jour on a reçu un papier des autorités de la province, avec l'ordre d'organiser une coopérative ; c'est le chef du village qui s'en est occupé...



— Et voilà !

— Eh oui ! Les autorités de la ville ne viennent pour ainsi dire jamais jusqu'ici. Tu le sais bien d'ailleurs... »

Les pensées de Udin étaient dans un tel état qu'il s'endormit comme un homme qui aurait fait un énorme effort physique.

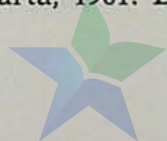
Le lendemain, le *Sinar* qui l'emportait vers l'amont, était déjà à bonne distance de l'embarcadère, qu'il était toujours sur le pont, à contempler son village natal. Les maisons ressemblaient à de minuscules cabanes, et de loin les pilotis donnaient l'impression de constituer une petite barrière. Tout devenait peu à peu indistinct et il se sentait triste. Il savait qu'il fallait que cela change; il savait ce qu'il fallait mettre à la place, mais il ne voyait pas par où commencer. La tristesse qui l'étreignait n'avait pour seul effet que de le maintenir sur ce pont, à regarder ce petit village de pêcheurs, qui allait disparaître au prochain méandre...



XVIII. — Achdiat KARTA MIHARDJA

Achdiat Karta Mihardja — qui a signé également A.K. Mihardja, et dont on pourrait donc, avec tout autant de raisons, placer la biographie à la lettre M — est né le 6 mars 1911, à Tjibatu, près de Garut, en pays soundanais (Java-ouest). Il termine ses études secondaires à Solo (option : classique oriental), en 1932, et participe, à partir de 1934, comme journaliste à divers périodiques (*Bintang Timur*, *Penindjauan*). En 1941, il entre à la rédaction de Balai Pustaka; pendant la période japonaise, il est traducteur à la radio de Djakarta. En 1946, il dirige l'hebdomadaire « La vague du temps » (*Gelombang zaman*) et le périodique « Progrès du peuple » (en soundanais); il sert également dans les services de renseignement de la célèbre division de Java-ouest : la « Divisi Siliwangi ». En 1948, il entre de nouveau à la rédaction de Balai Pustaka, puis travaille comme rédacteur aux revues *Spéktra* et *Pudjangga Baru*. Il collabore également au quotidien *Indonésia raya*, sous le pseudonyme « Marhaén » (nom d'un paysan soundanais choisi par le Président Sukarno comme symbole du cultivateur indonésien). En 1951, il devient président de la section indonésienne du PEN club, et assiste, en tant que tel, à un Congrès tenu à Lausanne (Suisse). Cette même année 1951, il accepte des fonctions au Ministère de l'Éducation. En 1952, il se rend aux États-Unis, pour y étudier les techniques de distribution et d'information. En 1967, il est lecteur d'indonésien à l'Université nationale australienne de Canberra.

Une bonne partie de son œuvre se trouve inspirée par des préoccupations religieuses. Fervent musulman, il a lui-même étudié le soufisme, le thomisme (avec D^r Jacobs S.J.) et suivi les cours du Prof. Beerling qui pendant l'année scolaire 1950-1951 parla des grandes tendances de la philosophie moderne, à l'Université d'Indonésie, à Djakarta. En 1949, paraissait le roman qui devait le rendre célèbre : « L'athéiste » (*Athéis*). A. Karta Mihardja est également l'auteur de diverses traductions et adaptations (exposés philosophiques ou pièces de théâtre) et de deux recueils de nouvelles : « Déchirements et tensions » (*Keretakan dan ketegangan*), Balai Pustaka, Djakarta, 1956 (267 pages et quinze *tjerpén*); et « Impressions et souvenirs » (*Kesan dan kenangan*), Djambatan, Djakarta, 1961. Beaucoup des nouvelles parues



dans ces recueils ainsi que quelques autres étaient parues dans les revues *Pudjanga Baru* et *Indonésia*, dans les années 1951 à 1958.

Les deux nouvelles présentées ici sont tirées du recueil de 1956 *Keretakan dan ketegangan* (*Hamid*, pp. 31 à 47, et *Kisah pemimpin*, pp. 48 à 57). L'une et l'autre démasquent l'hypocrisie et l'égoïsme d'une certaine classe de « politicards » au lendemain de l'indépendance. *Hamid* a été traduit en anglais par Robert J. Mac Quaid, dans *Indonesian writing in translation*, Cornell University, New York, 1956.

